

~~Pec. 135~~

Mercur

EUR. 511^s 1795, 15



<36620013610011

<36620013610011

Bayer. Staatsbibliothek

~~Poc. 135~~

Mercur

Eur. 511^s 1795,15



<36620013610011

<36620013610011

Bayer. Staatsbibliothek

LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

(N^o. 37) 487

*Quintidi 5 Ventôse,
l'an troisième de la République.*

(Mercredi 25 Mars 1795. vieux style.)

**M E R C U R E
F R A N Ç A I S.**

**HISTORIQUE, POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE.**

*Le prix de l'Abonnement est de 50 liv.
pour les Départemens & pour Paris.*

CALENDRIER RÉPUBLICAIN. GERMINAL.

La Lune du mois a 29 jours. Du premier au 30, les jours
croissent mat. de soir de 51 min.

Ere Républicaine.	Ere Vulgaire	J. de	PHASES de la		Temps moyen du jour et de la nuit.	
			L.	L. U. N. E.	H.	M. S.
1 primedi Ire Décade.	21 sam.	1			5	9 85
1 duodi	22 Dim.	2			5	9 78
3 tridi	23 lundi.	3			5	9 70
4 quartidi	24 mardi	4			5	9 61
5 quinquidi	25 merc.	5	☉ P. Q.		5	9 50
6 sextidi	26 jeudi.	6	☉ 7 h. 6		5	9 40
7 septidi	27 vend.	7	☉ h. 5 m.		5	9 29
8 octidi	28 sam.	8	☉ du soir.		5	9 17
9 nonidi	29 Dim.	9			5	9 75
10 Decadi	30 lundi.	10			5	8 88
11 primedi IIe Décade.	31 mardi	11	☉ P. L.		5	8 77
12 duodi	1 merc.	12	☉ 15 h. 4		5	8 62
13 tridi	2 jeudi	13	☉ 18 m.		5	8 48
14 quartidi	3 vend.	14	☉ du mat.		5	8 32
15 quinquidi	4 sam.	15			5	8 16
16 sextidi	5 Dim.	16	☉ D. Q.		5	7 99
17 septidi	6 lundi.	17	☉ le 23 à 9		5	7 82
18 octidi	7 mardi	18	☉ h. 33 m.		5	7 65
19 nonidi	8 merc.	19	☉ du soir.		5	7 42
20 Decadi	9 jeudi.	20			5	7 29
21 primedi IIIe Decad.	10 vend.	21			5	7 11
22 duodi	11 sam.	22	☉ N. L.		5	6 51
23 tridi	12 Dim.	23	☉ le 30 à 3		5	6 61
24 quartidi	13 lundi.	24	☉ h. 57 m.		5	6 52
25 quinquidi	14 mardi	25	☉ du mat.		5	6 32
26 sextidi	15 merc.	26			5	6 12
27 septidi	16 jeudi.	27			5	5 59
28 octidi	17 vend.	28			5	5 61
29 nonidi	18 sam.	29			5	5 50
30 Decadi	19 Dim.	19			5	5 29

1795
M E R C U R E

F R A N Ç A I S ,

HISTORIQUE , POLITIQUE
ET LITTÉRAIRE ;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PATRIOTES :

*Du Quintidi 5 Germinal, l'an troisieme
de la République.*

(Mercredi 25 Mars 1795, vieux style.)

T O M E X V .



A P A R I S ,

Au Bureau du Mercure , rue des Poitevins ,
N°. 18.

**TABLE des matieres littéraires, depuis le 24 janvier
jusqu'au 20 mars 1795, vieux style.**

S <i>STANCES sur J. J. Rousseau au Panthéon.....</i>	page 5.
<i>Nouvelle Grammaire raisonnée, par une société de gens de lettres, le citoyen P..... éditeur.....</i>	9.
<i>Instruction publique. Ecoles normales.....</i>	16.
<i>Nécrologie. Annonces de livres nouveaux.....</i>	20 octs suiv.
<i>Le hameau de l'Agnélas.....</i>	41.
<i>Analyse des travaux de l'Ecole normale.....</i>	48.
<i>Recherches sur la nature et les causes des richesses des nations, traduit de l'anglais, etc.....</i>	74.
<i>Suite des travaux de l'Ecole normale.....</i>	77.
<i>Ode sur la prise de la Hollande.....</i>	105.
<i>De l'état actuel du Panthéon Français.....</i>	107.
<i>Première Lettre du Polémophile sur les caracteres de l'opinion.....</i>	118.
<i>Suite de l'état actuel du Panthéon.....</i>	146.
<i>Suite des travaux de l'Ecole normale.....</i>	153.
<i>Notice sur la vie de Sieyès.....</i>	177.
<i>Imitation d'une ode d'Horace, par Dambreville.....</i>	209.
<i>Suite des travaux de l'Ecole normale.....</i>	210.
<i>Deuxième Lettre du Polémophile.....</i>	219.
<i>Projet d'une manufacture de végétaux artificiels.....</i>	241.
<i>Observations sur la nouvelle Hollande.....</i>	244.
<i>Conseils pratiques sur les libelles.....</i>	250.
<i>Fables d'Ant. Vitalis.....</i>	281.
<i>Le Spectateur Français, etc., par le citoyen Delacroix...</i>	286.
<i>Vers à Jacques ** et à Caroline.**.....</i>	313.
<i>Géographie de France divisée en 88 départemens.....</i>	314.
<i>Revue de quelques écrits sur la révolution.....</i>	316.
<i>Le Voyageur et la Laitière, anecdote.....</i>	353.
<i>Suite de la revue des écrits sur la révolution.....</i>	353.
<i>Spectacle.....</i>	362.
<i>Le petit-cousin de Berquin.....</i>	385.
<i>Suite de la revue des écrits sur la révolution.....</i>	388.

MERCURE FRANÇAIS.

QUINTIDI 5 GERMINAL , l'an troisieme de la République.
(Mercredi 25 Mars 1795 , vieux style.)

P O É S I E.

La naissance de mon fils Adolphe. (Stances (1)).

AIMABLE enfant , précieux gage
De l'hymen le plus fortuné ;
Au bonheur, dès ton premier âge,
La nature t'a destiné.

A peine un faible jour éclaire
Ton regard encore incertain ,
Chacun t'aime , et ta jeune mere
Ne t'exile pas de son sein.

Jadis, au pied d'un pin sauvage,
Je me disais, en soupirant :
Si je pouvais sous ce feuillage
Caresser un aimable enfant ! ...

Tu nais , et mon ame ravie
Sent toute sa félicité ;
Le plus doux rêve de ma vie
Devient une réalité.

Bientôt d'une claire verdure
Les bosquets seront couronnés ;
Je verrai toute la nature
Sourire à tes yeux étonnés.

(1) Les paroles ont été mises en musique par Mehl , et se trouvent chez Gousineau , rue de Thionville , n^o. 1840.

(4)

De l'hirondelle familière
Le ramage, plein de douceur ;
Appellera sur ta paupière
Un sommeil pur comme ton cœur.

Jaloux de voir le jour éclore
Le berger fixe l'horison ,
Tel je veux épier l'aurore
Qui précédera ta raison.

Aux jeux naïfs de ton enfance
Je me mêlerai quelquefois ;
J'éclairerai ton ignorance
Au milieu des prés et des bois ,

Ah ! puisses-tu, tendre et sincère
Aimer toujours ta mère et moi !
C'est un devoir d'aimer un père ;
Que ce soit un plaisir pour toi

J'atteindrai le bonheur suprême
Si tu me chéris à ton tour ,
Autant que j'ai chéri moi-même
Celui qui me donna le jour.

Par L. F. JAUFFRET.

CHARADE.

LECTEUR, tu portes mon premier ,
Et Gressy dicte à mon entier
Comment il faut ménager mon dernier.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TRIOMPHE DE LA SAINTE PHILOSOPHIE, OU LA VRAIE POLITIQUE DES FEMMES; par la C. B***. Brochure in-8°. de 117 pages. A Paris, chez Debrai, libraire, maison de l'Egalité.

LE défaut d'un titre trop imposant et trop vague est de rendre le lecteur plus difficile sur le mérite de l'ouvrage. Qui croirait, en lisant celui-ci, qu'il n'est question au fond que de quelques préceptes sur la conduite que les femmes doivent tenir dans le mariage, présentés sous la forme d'une espèce de roman?

C'est une correspondance entre deux amies qui, ayant épousé deux frères d'un caractère tout à fait opposé, se confient leurs mutuels sentimens. L'une d'elles, Cornélie, après quelques beaux jours d'une union chérie, éprouve de la froideur de son époux. Eléonore la console en lui traçant la conduite qu'elle doit tenir pour s'assurer de sa constance. « Une conduite sage, lui écrit-elle, peut seule nous mériter l'estime de notre mari; c'est un grand point pour conserver sa tendresse; mais ce n'est pas tout. Il faut encore mettre nos vertus, nos talens au ton de son caractère. La réflexion nous en démontre la nécessité, mais ne nous l'apprend pas; il n'y a que le sentiment qui peut saisir toutes les nuances; lui seul sait parler toutes les langues du cœur et de l'esprit...

» Ton mari a beaucoup d'orgueil; entreprendre de le réformer est au-dessus de tes forces... Sers la vanité d'Hyppolite: en exerçant envers lui toutes les vertus... il se fera gloire alors d'être ton sincère adorateur. »

Elle lui fait part des soins qu'elle prend à cultiver son esprit pour offrir à son époux, dans une conversation aussi variée qu'instructive, de nouveaux motifs pour s'aimer. Elle l'invite à en faire usage. « Un homme, lui dit-elle, qui trouvera toujours dans la conversation de sa femme un nouveau charme, se plaira à converser avec elle. Il n'ira pas chercher dans une société étrangère ce qu'il sera sûr de trouver chez lui... Oui, ma Cornélie, avec cette conduite tu es sûre de captiver

plus que personne l'esprit de ton mari. Il te reste à enchaîner son cœur. C'est l'ouvrage des vertus.

« Une douceur qui ne se dément jamais est ton partage ; combien elle a de force ! ... L'indulgence pour autrui est l'apanage de la raison. Nous devons toujours envisager les choses du bon côté , ne croire au mal que quand il est évident. Ne donne pas, ma chère, d'autres leçons de sagesse à Hyppolite, que ta bonne conduite. Qu'il ne sorte jamais de ta bouche un seul mot qui ressemble à la prédication. Ne fais pas de la vertu une précieuse. Garde pour toi-même sa sévérité. Ne montre à ton mari que la sérénité dont elle te fait jouir intérieurement, et tu es sûre de la lui faire aimer.

» Ne donne d'avis à ton mari, n'importe sur quoi, qu'il ne te les demande. S'il s'égare, montre-lui si adroitement la vérité, qu'il puisse croire l'avoir reconnue lui-même. Rien ne peut nous autoriser à prendre un ton de supériorité. Toutes les qualités du cœur et de l'esprit, s'effaceraient à ses yeux par une vanité si déplacée. N'oublie pas que la modestie est le relief de notre mérite. La soumission, le respect, sont les devoirs que la nature, et les lois sociales nous imposent envers notre mari....

» Tu dois mettre ta gloire à tenir envers ton mari la conduite d'une amante, et borner tes vœux à devenir son amie. Pour cela, n'exige rien de lui. On est indigne d'inspirer de l'amour ou de l'amitié quand on se considère seule. Il faut toujours beaucoup avancer de son côté : il est noble et satisfaisant de faire tout pour ce que l'on aime... Montre à Hyppolite jusqu'au fond de ton âme ; apprends-lui à y lire comme dans un livre. Ne lui cache que les sujets de chagrin qu'il peut te donner. La délicatesse te fait une loi de les lui taire. Sur le reste, la confiance la plus entière est de devoir. Tu mériteras la sienne : c'est le lien le plus fort de l'amour et de l'amitié.... »

Après avoir donné ces sages avis sur la conduite qu'une femme sensée doit tenir dans son ménage, pour y fixer le bonheur, Eléonore passe à la conduite que son ami doit tenir dans la société.

« Une femme, dit-elle, que l'on voit aller dans la société sans son mari annonce, qu'elle sait s'amuser sans lui ; et donne aux galans de profession le droit de chercher à en profiter. Aie toujours quelque prétexte honnête pour te dispenser de sortir lorsque ton mari n'aura

pas le tems ou la volonté de t'accompagner. Tu ne t'ennuieras pas chez toi; une femme d'ordre a mille petits ouvrages à faire qui la distraient. D'ailleurs, de bonnes lectures sont nécessaires pour l'exercice de ton esprit; ainsi tu n'auras pas de tems de reste. Tu ne croirais combien la réputation tient à peu de choses, et combien elle est importante pour le bonheur. Lorsque tu seras en société avec ton mari, aie pour lui les mêmes égards que pour un étranger. Ecoute-le avec attention quand il parle. Que tes yeux disent à tout le monde combien tu l'aimes; et que tes actions prouvent l'estime que tu as pour lui, par le respect que tu as pour toi-même. Sans familiarité, montre de l'aisance; sois aimable avec les femmes; réservée sans affectation avec les hommes; ne laisse appercevoir ton esprit qu'en faisant valoir celui des autres. Porte sur ton front l'image de la candeur; suis les modes avec décence; consulte plus le goût de ton mari que le tien propre; mets autant d'ordre dans tes habits que dans ta conduite. Si tu ne t'écartes pas de ces principes, tu seras toujours chère à ton mari... Crois, ma chère, que la constance se nourrit du mérite de l'objet aimé: l'homme n'est volage que parce qu'il cherche le bonheur. S'il le trouve réellement avec sa femme, il cessera de l'être.»

En suivant ces sages conseils, Cornélie est heureuse. Il est peu de femmes à qui ces avis puissent paraître nouveaux, mais par cela même qu'ils doivent être connus, et que néanmoins rien n'est plus rare que leur pratique constante, on doit applaudir à l'auteur de les retracer. Ce qui est indispensable au bonheur domestique ne saurait être présenté trop souvent, et sous des formes trop variées. En considération des intentions vertueuses qui ont inspiré l'auteur, on oubliera le peu de chaleur et d'élégance qui regne dans son style. La simplicité, qui certainement est le premier mérite d'un ouvrage de morale, n'est pas celui d'un ouvrage d'imagination. Chaque genre de composition a le sien propre. Nous terminerons par observer à la C. B***, qu'en choisissant le genre de roman, elle s'engageait à mettre plus de variétés dans les situations et les événemens, plus de chaleur dans les sentimens. On doit cependant des éloges et des encouragemens à la citoyenne qui s'est occupée de rappeler les devoirs de son sexe. C'est sans doute sous ce rapport, que le comité d'instruction publique a souscrit pour cent exemplaires de cet ouvrage.

V A R I É T É S.

LETTRE au Rédacteur sur l'Accusateur public.

Dans la revue que vous avez faite de quelques écrits relatifs aux dernières époques de la révolution, vous avez parlé de l'Accusateur public, dans des termes que ma franche véracité ne pourrait vous pardonner, si je n'entrevois de votre part quelque arrière intention de persiflage. Quand vous comparez l'auteur de quelques feuilles à Juvenal, à Tacite, à Lucien, etc., je suis tenté de croire qu'il entre un peu de malignité dans ces rapprochemens. Mais quand vous dites que *sa pensée est toujours en présence de l'INTÉRÊT PUBLIC et des principes*, la malignité s'est montrée toute entière à mes yeux. Comme je crains pourtant qu'elle ne soit pas assez transparente pour tous les autres, et que dans des tems de révolution, il n'y ait encore bien des gens qui prennent les choses au sérieux, je viens vous disculper auprès de ces gens-là, et leur épargner la fatigue du doute, bien persuadé que si vous insérez ma lettre dans votre journal, c'est une preuve que je vous aurai deviné.

Avez-vous lu l'Accusateur public? me disait, il y a quelque tems, un de mes amis; ah, lisez l'Accusateur public! quelle touche! quelle énergie! quelle satire sanglante des mœurs révolutionnaires! Je sais, lui répondis-je, que cette feuille fait beaucoup de bruit; et si l'auteur n'a voulu que se faire lire, il me paraît avoir rempli son objet. Mais quel rôle sublime que celui d'un homme irréprochable et vertueux, qui, au milieu des périls de son pays, ose monter à la tribune de l'opinion, pour y faire entendre une voix tonnante contre les scélérats et les fripons de toute espèce, et se déclarer l'auguste champion de la justice et de la vérité! S'il remplit sa tâche dans sa difficile et périlleuse étendue, nul n'aura mieux mérité de sa patrie. Egalement odieux à tous les partis, à tous les coquins, à tous les ennemis de la République, il sera cher aux gens de bien et aura pour admirateurs tous ceux qui pleurent en larmes de sang sur les maux de leur pays, et se serrent en phalanges pour faire triompher la liberté.

J'appris bientôt que l'Accusateur public faisait les dé-

lices de ceux-là mêmes que j'aurais dû compter au nombre de ses plus implacables ennemis, qu'aristocrates, royalistes, jacobins, montagnards se disputaient ses feuilles ; que tous lui pardonnaient la mordacité de sa plume, en faveur des traits acérés dont il aiguillait leurs espérances ; et qu'elles n'étaient pas lues moins avidement au café *Payen* qu'à celui de *Chartres*. Cette découverte excita tout à la fois ma surprise et ma défiance. Je me dis : Il faut donc que tous les partis trouvent dans ces feuilles de fortes raisons pour les aimer. Ou elles nourrissent l'esprit de malignité qui malheureusement plaît encore à trop de gens ; ou elles cachent des intentions que chaque espece de malveillans interprètent en leur faveur. Si les aristocrates, les royalistes et tous les ennemis de la constitution républicaine, avaient formé entre eux un pacte d'alliance pour attaquer sourdement la liberté, et donner à la révolution une direction perfide, auraient-ils l'imbécille mal-adresse de prendre aujourd'hui, le costume des *Royou*, des *Suleau*, des *Gauthier*, etc. ? Non : ils armeraient en course sous le pavillon ennemi ; ils viendraient se mêler parmi les vrais soldats de la liberté, et crieraient avec eux, et bien plus haut qu'eux, au terrorisme, au brigandage, aux hommes de sang ; ils frapperaient sur les excès de la révolution, afin de fournir à ses ennemis le plaisir de les confondre avec la révolution elle-même ; ils feraient un tableau effrayant des malheurs de la patrie, et se garderaient bien d'offrir aucun remède. Tout de feu pour blâmer le mal, ils seraient tout de glace pour louer le bien, et s'ils brûlaient quelques grains d'encens pur, devant la majorité de la Convention nationale, ils mêleraient à leurs parfums quelques vapeurs infectes et malignes. Sous prétexte de démasquer les intrigans et de renverser le piédestal des fausses idoles, ils s'attacheraient à perdre lentement dans l'opinion publique ceux qui peuvent être utiles à leur pays ; et après avoir fait des patriotes leurs dupes, ils finiraient par en faire leurs victimes.

J'ai lu les cinq numéros de l'*Accusateur public*, et je l'avouerai, mes craintes ne se sont point dissipées : j'ai vu successivement se réaliser sur la toile quelques-uns des traits qui s'étaient présentés à mon imagination. Je dois le dire, ces feuilles sont écrites avec tout le talent qui peut les faire lire, mais aussi avec toute la malignité qui peut les rendre dangereuses. On ne saurait peindre avec plus d'énergie les horreurs des tems mo-

ernes. Les couleurs en sont fortes, mais ne sont-elles pas exagérées à dessein? L'effet de ses tableaux est terrible. C'est l'enfer du *Dante*; mais il semble avoir écrit, comme lui, *ici il n'y a plus d'espérance*. S'il peint les temples de la Convention, on dirait qu'il aperçoit déjà les débris du naufrage. S'il parle quelquefois avec grandeur de la majorité de ses membres, il imprime sur plusieurs de ses décrets un persiflage amer et une ironie sanglante. En voulez-vous une preuve, lisez, n^o. 2, ce qu'il dit sur le décret d'encouragement aux gens de lettres; et n^o. 3, sur celui qui augmente le traitement des députés. Voyez dans le n^o. 1^{er}. le tableau qu'il fait des bureaux de la Convention; ce sont les *cachots du Châtelet* ou le *bagne de Brest*.

Et le dialogue entre un *Philadelphien* et un *député*, sur les finances, la guerre et notre situation intérieure, où les objections de l'un sont si fortes, si pressantes, et les réponses de l'autre si faibles et si dérisoires, et qui a pour but, en dernière analyse, de prouver que nos finances sont désespérées, la guerre impossible à soutenir, l'hypothèque et le crédit des assignats très-douteux, notre position au-dedans plus qu'alarmante, et nos succès au dehors fort près des revers; tout ce qui est écrit sur ce sujet dans les numéros 3, 4 et 5, est-ce le véritable intérêt public qui les a dictés? Sans doute il est de grandes, d'utiles vérités à dévoiler; mais j'en appelle à tous ceux qui portent au fond de l'ame le sentiment du bien public, est-ce ainsi qu'ils les auraient présentées? Est-on si largement prodigue de censures, et si sobre, si indifférent sur les moyens de réparer le mal.

Et la diatribe si virulente contre la *philosophie* et les *philosophes*, est-elle d'un homme qui a calculé l'influence des lumières sur la révolution? Sont-ce les hommes à principe et à morale qui ont inondé leur patrie de sang et de brigandage? Tout le mal s'est fait par les ignorans, les fripons et les scélérats; tout le bien n'est venu et ne peut venir que de la raison et de la justice.

Qu'est-ce que ces tables *blanches* et ces tables *noires*, cet *album* et ce *nigrum*, où sur les premières on ne voit que des pages qui attendent et qui attendront probablement long-tems que l'auteur daigne y inscrire un nom, qui puisse, en honorant le mérite et la vertu, inspirer quelq'encouragement à l'homme de bien, et ne pas le faire désespérer de l'espece humaine; et où sur les autres on trouve, après des noms justement exécrés,

d'autres qui n'avaient pas mérité cette honteuse association. Nagueres, c'était *Target*, le plus séparé peut-être de toute espèce d'intrigues et de partis; hier, *Garat*, aujourd'hui *Sieyes*, *Merlin de Thionville* et *Raderer*; demain, d'autres personnages auront leur tour. Ainsi, un faiseur de pamphlets peut à son gré attacher successivement au *carcan*, pour me servir de ses nobles expressions, tous ceux que sa plume cynique voudra désigner. Est-ce envie d'accréditer ses feuilles par l'audace de la satire? C'est la méprisable célébrité du méchant. Est-ce projet de ravir à des hommes qui peuvent servir la chose publique, cette estime d'opinion sans laquelle il est difficile de faire le bien? C'est la manœuvre coupable d'un mauvais citoyen. Heureusement que ses tablettes noires ne sont pas aussi dangereuses que les tables de proscription de nos derniers tyrans; mais si elles réjouissent les ennemis de la révolution, et attristent les gens de bien, c'est déjà un grand mal, dans des tems où les sincères amis de la liberté n'ont pas trop de leur sagesse et de leur énergie, pour lutter contre tant de phalanges d'hommes, passionnés ou pervers.

Il faut avoir dans ses principes connus et dans sa vie entière une bien grande caution de soi-même, pour se revêtir de la robe cénosiale de *Caton*. J'ignore si ce vertueux costume convient à l'*Accusateur public*. Si j'en crois les uns, c'est une *poupée royale*; selon d'autres, il a orné de quelques paragraphes le *journal de Gauthier*, et même les *Actes des Apôtres*. Moi qui suis étranger à ces petites anecdotes secrètes ou publiques, je ne juge l'homme que par l'ouvrage, et je déclare que le sien n'est ni de *Caton* ni de *Brutus*. J'en appelle au jury de tous les francs républicains.

Paris, ce 29 ventôse.

UN DE VOS ABONNÉS.

A N N O N C E.

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain; ouvrage posthume de CONDORCET. A Paris, chez AGASSÈ, rue des Poitevins, n°. 18 : 1 vol. broché in-8°. de 385 pages. Prix, 8 liv. — Nous reviendrons sur cet ouvrage intéressant sous tant de rapports, et que l'on peut regarder comme un des plus beaux monumens qui aient été élevés jusqu'à présent à l'esprit humain. — On trouve à la même adresse : *Reflexions sur le commerce des blés*, par le même; 1 vol. in-8°. Prix, 4 liv. Cet ouvrage analytique renferme sur cette matière les principes dont on n'aurait jamais dû s'écarter.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

A L L E M A G N E.

De Hambourg, le 5 mars 1795.

Les papiers de Vienne parlent d'une rupture éclatante entre la Russie et la Porte comme très-prochaine ; ils se permettent même d'en déterminer le motif, en disant que c'est au sujet de la Pologne qu'elle aura lieu, et ils ajoutent : Il est déjà décidé que nous fournirons en argent, aux Russes, le contingent stipulé de 30,000 hommes comme ils ont fait à notre égard depuis le commencement de la guerre actuelle.

Les réflexions qui se présentent naturellement, d'après cette nouvelle si elle est vraie, c'est qu'il est plus que probable que les Russes n'enverront point une armée sur le Rhin, comme le bruit en avait couru ; l'impératrice aura besoin de toutes ses forces contre la Porte Ottomane, sur-tout si la Suede et le Danemarck prennent le parti de cette dernière puissance, comme on le presume. Mais on ne peut s'empêcher de dire aussi que la Turquie s'avise bien tard de porter du secours à la Pologne.

Ce que ces mêmes papiers de Vienne ne disent pas encore, mais ce qu'on apprend par des lettres particulières, c'est que l'arrière-ban de la noblesse hongroise, consistant en 50,000 hommes, y compris leurs écuyers, qui étaient prêts à marcher vers le Rhin, vient de recevoir contre-ordre ; circonstance qui annonce de la part du gouvernement autrichien la crainte d'être attaqué de son côté, en cas que la Porte se déclare contre la Russie, et l'intention de conserver ses forces pour couvrir cette partie de ses frontières contre les incursions des Tartares.

Au reste, le traité de partage de la Pologne, première cause de cette guerre, si elle a lieu, n'est pas encore réglé, à ce qu'on mande de Berlin et de Copenhague. On écrit de cette dernière ville qu'on y parle beaucoup de l'armement des forces maritimes pour le printemps prochain. Les Français sont toujours vus de très-bon œil du cabinet de Copenhague et de celui de Stockholm. Ils ont rendu des services essentiels à ce dernier dans l'incendie de Berghen en Norwege, et malgré tous les soins et les efforts des équipages

Français qui se trouvaient dans ce port pour en arrêter les progrès, on évalue encore à 200,000 écus le dommage qui sans eux aurait été bien plus considérable. Ces braves gens ont refusé une somme considérable qu'on leur offrait; ils ont trouvé leur récompense dans les embrassemens des habitans qui ont couru les leur prodiguer quand l'incendie a été éteint.

A Gothenbourg en Suede, où le commerce fait circuler beaucoup d'assignats, on en a trouvé de faux: un juif, soupçonné de les avoir fabriqués, est incarcéré lui et son complice.

Un camp a dû être établi à Schonen, ce qui donne lieu à diverses conjectures: si l'on ne connaît pas le véritable motif de cette mesure, quelques personnes du moins lui ont trouvé un prétexte assez plausible. Elles disent qu'il n'est question que de faire manœuvrer les troupes, et de montrer l'armée au jeune roi. Le régent son oncle est chargé de l'inspection immédiate de l'académie militaire, et s'en acquitte comme de tout ce qu'il fait, c'est-à-dire très-bien.

On mande des frontieres de Pologne que le sort des chefs de l'insurrection reste encore indéci. Kosciuszko à Schlus-selbourg, occupe quelques chambres de la maison du commandant; on lui laisse son chirurgien et des domestiques; il jouit même de la permission de se promener dans l'intérieur de cette forteresse, où il doit finir ses jours. Catherine II lui accorde trois ducats pour sa dépense journaliere. Les motifs d'un traitement si doux sont, à ce qu'on assure, que le généralissime ne faisait qu'exécuter les plans d'Ignace Potocki et du chancelier Kollontay.

On ne sait rien de bien positif sur la disposition actuelle des esprits dans les provinces conquises par les puissances co-partageantes; et si, en cas que les Turcs fissent enfin un mouvement en faveur des Polonais, ils seraient secondés par une nouvelle insurrection.

De Francfort-sur-le-Mein, le 14 mars.

La douce espérance d'une paix si nécessaire à l'Europe s'est évanouie de nouveau. On dit par-tout que les alliés sont décidés à employer toutes leurs forces, et l'on cite pour exemple 700 valets destinés seulement au service des trains de l'artillerie qui partent pour l'armée du général de Mollendorf, et dans la marche de Brandebourg, l'ordre donné à tous les régimens de se tenir prêts à partir au premier signal.

Ces nouvelles sont du 24 février; d'autres du 18, en date de Vienne, disent que l'empereur a écrit de sa propre main au général Clairfayt pour l'inviter à garder le commandement qu'il ne remplissait plus que par *interim* depuis deux mois

qu'il l'avait résigné ; ces mêmes lettres ajoutent que l'empereur se propose de se rendre à l'armée pour assister à l'ouverture de la campagne , si les négociations ne font pas prendre une autre tournure aux affaires. Dix jours plus tard , on écrit que la commission est occupée à faire vérifier dans ce moment les listes de conscriptions , et à presser le rassemblement des troupes destinées à renforcer les armées du Rhin qui vont entamer des opérations militaires. Cependant , malgré tous ces préparatifs , on sait que la paix est singulièrement désirée de tout le corps germanique , et même des grandes puissances de la coalition qui sont dans un véritable état d'épuisement. L'empereur a d'ailleurs , pour sa part , des motifs particuliers de la désirer. Les conspirations qui ont pensé éclater en Hongrie et jusques dans Vienne , les ponts de communication sur les deux bras les plus considérables du Danube emportés par la débacle des glaces , la difficulté des approvisionnements , la cessation d'une partie du commerce de ses états , tout semble lui faire une loi de la rechercher ; ajoutez à cela la retraite de la Toscane de la coalition , dont l'Espagne ne tardera vraisemblablement pas non plus à se détacher , si elle consulte ses véritables intérêts , et l'on concluera que la paix n'est pas encore impossible.

Quinze mille Liégeois vont , dit-on , se réunir aux troupes de la République Française , et les aider à conserver la Hollande ou à se maintenir dans le pays de Cleves. Les Français y ont imposé une contribution de cinq millions sur les provinces prussiennes ; ils y ont mis aussi en requisition des vêtements , des vivres et effets de tout genre. La plupart des belles fabriques sont tombées , et une grande mortalité regne parmi les habitans.

Les choses sont toujours dans le même état à Mayence ; les Français , dans les premiers jours de mars , ont même reculé leurs avant-postes , et les Autrichiens se sont établis dans les îles du Rhin au-dessous de cette place. Il y a cependant des escarmouches journalières. Mais les Français ont eu un avantage à Luxembourg , dans la nuit du 8 au 9 ; on n'en connaît point encore les détails , on sait seulement que l'armée est pleine d'ardeur et demande à presser l'attaque de cette forteresse , dont la garnison a tenté une sortie infructueuse , secondée par des troupes du dehors avec aussi peu de succès.

Il paraît qu'on attend en Westphalie les troupes prussiennes du 12 au 15 mars.

Suivant des lettres de Lingen , du 9 , la surveillance il y avait eu une affaire d'avant-postes entre les Français et les Anglais , entre Almelo et Wrieden. Les Anglais y ont essuyé quelque perte qui les font tenir sur leurs gardes.